

A person is running away from the camera on a dirt path through a forest. The path is dappled with sunlight and shadows. Tall trees line the path, and some foliage is in the foreground, slightly out of focus. The overall atmosphere is peaceful and natural.

42 195 mots

Histoires
extraordinaires
de marathoniens
ordinaires

LAURENT
CEBULSKI

Laurent CEBULSKI

42 195 mots -
Histoires
extraordinaires de
marathonniens ordinaires

© Laurent CEBULSKI, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9663-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Auteur d'un premier roman intitulé « La course de leur vie », publié aux Éditions Vérone en mars 2021, ce nouveau manuscrit est un recueil de nouvelles dans lequel la course à pied est un prétexte au récit de tranches de vie mettant en scène des personnages ordinaires qui vont vivre des histoires hors du commun. Si vous êtes curieux de savoir pourquoi il vaut mieux éviter de faire son jogging avec une montre GPS, si les oiseaux de nuit aiment aussi la course à pied, ou encore quel est le plus grand coureur de fond disparu de tous les temps, vous y trouverez des réponses souvent inattendues.

Coureur à pied assidu et compétiteur depuis plus de vingt-cinq ans, ingénieur, enseignant, chercheur, et aujourd'hui dirigeant dans l'industrie ferroviaire, j'ai effectué de multiples déplacements autour du monde dans le cadre de mes activités professionnelles. Mes chaussures de course ont toujours fait partie du voyage, me permettant de découvrir des parcours inédits, seul ou avec des partenaires de circonstance. Quant à l'écriture, elle est partie intégrante de mon quotidien, même si elle relève plus de la rédaction de rapports techniques et d'éléments de langage que d'histoires romancées.

Ce second ouvrage poursuit mon envie de partager des aventures qui explorent la psyché de monsieur et madame Tout-le-Monde, héros anonymes d'un quotidien à la saveur routinière, que la pratique de la course va bouleverser, pour le meilleur et pour le pire.

LA CIBLE

L'histoire qui va suivre est à tout point de vue extraordinaire. D'ailleurs, vous n'y croirez probablement pas. Vous auriez tort. Certes, les faits remontent à plus de quarante ans, et je m'étais engagé à ne jamais en parler. Mais au crépuscule de ma vie, j'ai besoin de me libérer de ce secret.

C'était en 2022. Je venais de fêter mes cinquante ans. Réglé comme un chronomètre de compétition, mon corps obéissait au même rituel chaque matin. À cinq heures quatorze, mes yeux s'ouvraient, anticipant d'une minute la sonnerie d'un réveil que je n'entendais jamais, mon horloge biologique coupant systématiquement court à mes rêves de fin de nuit pour m'avertir qu'une nouvelle journée commençait. Je coupais donc le clapet de ce fichu réveil, embrassait ma tendre épouse, et nous nous levions pour prendre ensemble le petit-déjeuner. Croissant et lait de coco pour elle, pain au chocolat et double expresso pour moi. Un verre de jus d'orange ou de pomme chacun, tout en écoutant les nouvelles à la radio. À six heures pile, je me rasais, me brossais les dents, puis enfilais ma tenue de coureur préparée la veille. L'hiver, un cuissard long, un T-shirt en coton en première épaisseur et un autre à manches longues au-dessus, éventuellement des gants et un bonnet. L'été, un short court et un simple T-shirt. Dans tous les cas, mon équipement comprenait un dénominateur commun : ma vieille montre chronomètre, la même depuis presque trente ans, toute simple et sans fioritures, mais d'une fiabilité sans failles. Seul le bracelet avait été changé durant toutes ces années d'utilisation.

J'avais beau être un geek dans la vie, j'étais très vieux jeu en ce qui concernait la course à pied : pas de vêtements techniques, pas de montre sophistiquée, surtout pas de musique en courant. Il fallait être en harmonie avec son corps, à l'écoute de son souffle et des bruits environnants. À six heures quinze, habillé, mes baskets dûment lacées, je partais pour un circuit de dix kilomètres autour de chez moi. J'habitais dans un village jouxtant une ville de taille intermédiaire, et mon parcours m'amenait rapidement des quartiers périphériques vers un canal dont le chemin de halage était une véritable autoroute de coureurs le week-end, mais totalement désert en semaine, surtout à cette heure-là. J'avais pour habitude de prendre une partie plus « sauvage » du chemin, qui passait entre le grand canal à ma droite, et une voie d'eau servant au drainage à ma gauche, au-delà de laquelle se trouvaient des champs de cultures diverses. En fonction de la forme

du jour et des conditions météorologiques, mon effort durait entre quarante-deux et quarante-cinq minutes, et j'étais rentré à la maison au plus tard à sept heures pour prendre une douche avant de partir au bureau. C'était une routine bienfaisante, durant laquelle j'élaborais mes plans pour la journée à venir, faisant le bilan de celle de la veille, révisais mentalement les arguments dont je me servais lors de négociations et autres réunions à venir. Ce rituel sportif me remplissait d'énergie avant de commencer une journée de travail souvent longue et stressante. Cela durait depuis trente ans, et aurait pu durer ainsi indéfiniment, si je n'avais pas eu la mauvaise idée de modifier un paramètre de cette routine. Un seul paramètre, et ma vie a été bouleversée à jamais.

Cela partait pourtant d'une bonne intention : j'avais décidé de céder un peu de terrain à la technologie en investissant dans une montre dernier cri. Je portais une affection particulière à cette vieille montre chrono qui m'accompagnait depuis si longtemps, mais la tentation d'un nouveau jouet avait fini par atteindre la part du geek qui était en moi. J'étais à la fois bluffé et effrayé par ce monstre de technologie. Dans ce minuscule boîtier circulaire cohabitaient un cardiofréquencemètre, un GPS, une boîte mail et même un téléphone en cas d'urgence. Connecté à mon ordinateur et à mon téléphone par Bluetooth, je pouvais après chaque course visualiser un nombre incroyable de données en tout genre : mon temps au kilomètre, ma fréquence cardiaque à chaque seconde, la taille de mes foulées, les zones du parcours où j'avais accéléré, ou ralenti, mon niveau de stress, et même mon âge physiologique... Ce qui devait paraître une évidence pour les coureurs technophiles avait réussi à m'impressionner. Peut-être faisais-je désormais partie des « vieux » ?

Il me fallut plusieurs semaines pour prendre la mesure de toutes les fonctionnalités disponibles, mais une fois celles-ci appréhendées, la bonne vieille routine reprit son cours. Une routine plus connectée et technologique certes, mais une routine tout de même. Le pire, c'est que comme je courais le même parcours chaque jour, les constantes enregistrées par la montre étaient toujours sensiblement les mêmes également ! Bref, les jours se suivaient et se ressemblaient. Jusqu'à ce jour d'été 2022.

Cinq heures et quatorze minutes : ouverture des yeux.

Cinq heures et quinze minutes : descente des escaliers pour prendre le petit-déjeuner.

Six heures : salle de bain.

Six heures et quinze minutes : début de course.

Le premier kilomètre était toujours le plus difficile. Il faut dire qu'à cinquante ans, le moteur V12 de ma jeunesse s'était progressivement transformé en un diesel poussif (bien que peu polluant). C'est au troisième kilomètre que j'empruntais le chemin longeant le canal, sous un ciel bleu de plus en plus clair alors que le soleil effectuait sa course ascendante. C'est au quatrième kilomètre que je me suis dit que quelque chose clochait. Toujours attentif à l'environnement, le regard haut, c'est ce trait bizarre dans le ciel qui a d'abord attiré mon attention. Ma vue avait un peu décliné avec l'âge, et j'imaginais un avion ou un oiseau associé à un effet d'optique dans la luminosité croissante. Mais au fur et à mesure que j'avancais, la forme se faisait plus précise. Ce n'était pas un avion. Ni un oiseau. Cela ressemblait à une fusée. Ou à un missile. Et cela semblait pointé droit sur moi. Un kilomètre de plus, et la forme se précisait : cela ressemblait de plus en plus à un missile, dont je distinguais désormais un clignotement rouge à l'avant. C'était de plus en plus gros, de plus en plus rapide, et de plus en plus inquiétant.

Bien sûr, ce n'était pas possible. Nous étions à proximité d'une ville, la première base militaire était située à des centaines de kilomètres, et sauf erreur de ma part le pays n'était en guerre avec personne. J'étais en train de me faire un film sur fond de paranoïa aiguë. Mais quand même, ça s'approchait rapidement. J'avais lu, quelques années auparavant, un article mentionnant comment des militaires américains qui faisaient leur footing autour d'un camp situé au Moyen-Orient avaient été repérés par l'ennemi grâce à la fonction de géolocalisation de leur montre connectée. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai repensé à cette histoire, et eu alors le réflexe de regarder ma montre. Les informations habituelles indiquées à l'écran (le temps, la distance, ma fréquence cardiaque) avaient disparu. À la place, une mire rouge clignotante était affichée. Rouge et clignotante comme l'objet volant non identifié qui pointait vers moi, toujours plus menaçant. Lorsque vous êtes confrontés à une situation de ce type, une bataille s'engage dans votre tête, et plusieurs camps commencent alors à s'affronter. Celui de la peur : j'ai des hallucinations et je suis en train de devenir fou. Celui du réalisme : il se passe un truc pas net et il va falloir prendre une décision. Celui de la sérénité : il y a sûrement une explication rationnelle à tout ça, continue et laisse faire. À exactement cinq kilomètres et six cent quatre-

vingts mètres de mon parcours, le cerveau reptilien du chasseur-cueilleur-coureur des temps modernes a pris le dessus : j'ai stoppé ma course, ôté la montre de mon poignet, avant de la balancer le plus loin possible. Dans le canal. Une montre à plus de trois cents euros. J'ai cru voir un léger changement de cap du missile, en direction de (feu) ma montre. À la vitesse à laquelle il se rapprochait, il faudrait moins d'une minute avant que l'impact ait lieu. J'ai repris ma course dans l'autre sens, en mode sprint pendant quelques dizaines de mètres alors que le bruit de l'engin qui arrivait sur moi était de plus en plus sifflant et fort. Puis j'ai sauté dans l'eau du fossé jouxtant le canal. Le niveau était peu profond, l'eau ne m'arrivait qu'à mi-cuisses, alors je me suis aplati au fond du fossé, dans dix centimètres de vase, retenant ma respiration sans bouger. À peine dix secondes plus tard, le sol a tremblé pendant deux secondes alors qu'un bruit sourd se faisait entendre à la surface. J'ai senti des amas d'eau et de boue frapper les quelques centimètres d'eau au-dessus de mon dos, sans que cela me fasse bouger d'un iota. J'ai dû tenir une bonne minute en apnée avant d'éprouver le besoin de reprendre ma respiration. Après un relevage poussif pour m'extraire de cette vase peu ragoûtante, me voilà sur mes deux jambes, au milieu d'un fossé lui-même au milieu de nulle part, couvert de boue des cheveux aux orteils, avec juste quelques remous au niveau du canal à l'endroit où le missile semblait être tombé. Au fur et à mesure que l'eau redevenait calme, je distinguais en surface plusieurs dizaines de poissons le ventre en l'air, ainsi que ce qui restait d'une foulque qui avait eu la malchance d'être au mauvais moment au mauvais endroit. Je ne m'étais jamais senti aussi foulque.

Avec le recul, je me dis que les questions que l'on se pose dans ce type de situation inédite sont assez cocasses. Je passais du « que s'est-il passé ? » à « comment vais-je rentrer à la maison dans cet état ? », voire « que vais-je prendre par ma femme quand elle va voir l'état de mes vêtements ! ». Abasourdi, je n'ai pas eu le temps de beaucoup réfléchir : après le missile, ce sont deux hélicoptères qui arrivaient droit sur la zone, prêts à se poser dans le champ situé juste à côté. Toujours debout dans le fossé, j'assistais pantois au débarquement de trois simili-Terminators du premier hélico, casque intégral sur le visage, fusil-mitrailleur à visée infrarouge prêt à tirer. À peine débarqués, ils se dirigèrent vers moi. Nouveau jeu d'interrogations internes, en mode « questionnaire à choix multiples » : option 1 : je replonge ; option 2 : je cours ; option 3 : je mets fièrement les mains sur les hanches en cherchant une formule choc dans mon dictionnaire personnel de répliques de films catastrophes. C'est là que j'ai aperçu

un quatrième larron, non équipé et beaucoup moins costaud que les trois soldats qui le précédaient. Il avait visiblement du galon et devait avoir une cinquantaine d'années. C'est lui qui a parlé le premier.

« Est-ce que tout va bien ? Vous êtes blessé ?

— Je crois bien que vous m'avez raté (c'était tout ce que j'avais trouvé comme réplique...)

— C'est un accident, nous allons nous occuper de vous, ne vous inquiétez pas. Je suis le colonel Gérard.

— Enchanté. Je suis le coureur à pied-survivant Joachim. »

L'un des trois costauds m'a tendu la main et hissé hors de l'eau, avant de m'emmener dans le premier hélicoptère. Le second engin, qui venait de se poser, était plus gros et rempli de caisses de matériel. Plusieurs soldats en tenue de technicien commençaient à décharger des câbles, des barrières, du matériel de plongée, des appareils électroniques. Ça sentait l'équipe de nettoyeurs. Je n'ai pas pu en voir plus, à peine entré dans le premier hélico que celui-ci décollait rapidement.

« Il faut prévenir ma femme, elle va être inquiète si elle ne me voit pas rentrer. Vous me ramenez chez moi, je dois me changer !

— Je crains que ce ne soit pas possible dans l'immédiat. Nous allons avertir votre épouse que vous avez eu un accident, et vous pourrez la voir dès que possible. »

La conversation s'est arrêtée là. J'avais besoin de réfléchir. Visiblement, quelque chose avait salement foiré de leur côté et ils cherchaient à contrôler la situation. J'étais un élément perturbateur, et je ne savais pas quel traitement allait m'être réservé. J'apprendrai un peu plus tard que deux militaires tirés à quatre épingles étaient allés toquer à la porte de mon domicile, annonçant à ma femme que j'avais fait un malaise en courant, que j'étais tombé dans l'eau, mais que miraculeusement, des manœuvres d'entraînement organisées sur place avaient permis à deux valeureux guerriers de sauter dans le canal pour me sauver d'une mort certaine par noyade. Ils l'avaient rassurée, tout était sous contrôle, j'avais été pris en charge par un hôpital militaire à accès limité pour les civils, et elle pourrait me voir un peu plus tard, le « un peu » étant suffisamment flou pour temporiser. Des démarches pour prévenir de mon absence au bureau avaient été

également faites.

Après moins d'une heure de vol, l'hélicoptère a atterri dans la cour d'une caserne, sans que je sache (ou que l'on me dise) où nous étions. On m'a enfin donné des vêtements secs, avant qu'un médecin vienne procéder à un examen médical classique, avec prise de température, de tension, et autres réjouissances. Force était de constater que j'allais plutôt bien compte tenu de ma mésaventure.

Puis on m'emmena dans une pièce sans fenêtre dans laquelle je dus attendre une heure avec pour seule compagnie un croissant et un gobelet en plastique rempli de café tiède. Puis le colonel Gérard (il aurait tout aussi bien pu s'appeler Alfred ou Kevin pour ce que j'en sais) réapparut avec un autre homme qui ne ressemblait en rien à un militaire, sinon par son allure émaciée et son crâne entièrement rasé. On ne lui donnait pas d'âge, il mesurait au moins deux mètres, il était à la fois maigre et musclé, les joues creusées, le regard d'un bleu intense sans émotion. Il était entièrement vêtu de noir : Rangers, treillis, pull moulant, tout était d'un noir profond et sans signe distinctif. Il s'adressa à moi d'une voix extrêmement calme, quasiment douce, en total décalage avec son aspect physique brut de décoffrage :

« Désolé de vous avoir fait attendre. Voulez-vous un autre café ?

— Non, merci. Vous êtes... ?

— Je m'appelle John Leclerc, et on m'a chargé de clarifier la situation dans laquelle vous vous êtes retrouvé ce matin.

— Vous voulez dire m'expliquer pourquoi un missile a failli m'envoyer au paradis des coureurs à pied matinaux ?

— Vous comprendrez aisément que tout ceci est classifié et que moins vous en saurez, mieux cela vaudra pour votre sécurité.

— Vous comprendrez que je suis particulièrement énervé d'être devant deux abrutis qui n'essaient même pas de m'expliquer pourquoi j'ai failli mourir ce matin ! Vous croyez quoi, putain ! Que je vais en rester là ! Vous n'imaginez même pas le bordel que je vais vous foutre ! D'ailleurs, vous n'avez légalement pas le droit de me séquestrer, je ne suis pas en garde à vue à ce que je sache ! »

Leclerc était resté figé, stoïque, en me fixant sans vraiment me voir, comme si j'étais transparent et qu'il fixait un point sur le mur vert-kaki derrière moi. Puis